

L'ART DE LA FÊTE

L'art de la Fête est l'un des arts suprêmes. Comme tout art, il engage une multitude de valeurs : il suppose une mystique propre, il requiert des techniques variées. Dans cet essai, nous voudrions esquisser les traits de cette mystique, au moins les plus saillants et les plus accusés, puis fixer quelques points de repère pour faciliter l'organisation technique et pratique de la fête.

I

La mystique de la fête.

Toute fête doit exprimer l'âme d'une communauté. C'est à cette première affirmation qu'on arrive dès qu'on réfléchit tant soit peu au sens de la fête. Ce sens est très étroitement lié à celui de la célébration.

La célébration est en effet la fête par excellence, elle est aussi et toujours la fête d'une communauté, c'est pourquoi nous nous attachons à elle davantage. Elle peut se définir de la façon suivante : le rassemblement d'une communauté tout entière, se dressant, corps et âme, pour manifester à elle-même et aux autres son idéal, sa volonté, ses exigences, son destin. Disons que la célébration est l'occasion, pour la communauté, d'une nouvelle prise de conscience. Son être propre se précise et se confirme à cette occasion. C'est pourquoi toute célébration a déjà un caractère sacré.

Ainsi entendue, la célébration est nécessaire, car la communauté, qui est une réalité vivante, ne modèlera que peu à peu son visage. Certes, il est aisé d'en avoir une

vue de l'esprit : nous pensons ainsi plus ou moins abstraitement au village, à la nation, à la paroisse, au diocèse. Tout autre chose est de découvrir et de rencontrer leur réalité. Or cette découverte se fait principalement par la célébration et la fête.

Au cours de la célébration, les membres habituellement épars sont en effet présents les uns aux autres, ils se voient des yeux du corps, ils communient dans un même élan et dans une même ferveur. Ils se voient aussi dans l'accomplissement de fonctions diverses. L'action qu'ils se distribuent et qu'ils mènent harmonieusement ensemble est une action de louange, traduisant leurs aspirations les plus profondes et leur idéal commun : tête et membres sont à leurs places respectives. On assiste alors à un certain phénomène d'incarnation de la communauté!

Cette incarnation permet à la plupart de prendre conscience de la communauté à laquelle ils appartiennent. A la rigueur, l'intellectuel peut s'en faire une idée sans recourir à de tels rassemblements. Mais l'expression qu'il en donne reste d'ordre doctrinal, elle n'atteint que les penseurs et les philosophes, minorité infime dans la cité. Certes, les structures et les mœurs communautaires demeurent la réalité essentielle. Mais comment en faire éprouver une fierté et une joie commune? Il faut qu'à certains moments tous et chacun communient, selon leur pouvoir, dans un chant unique.

Car pour atteindre l'homme moyen il faut faire jouer les raisons du cœur. Il importe donc de lui faire rencontrer la communauté dont il fait partie, à son insu peut-être, et de la lui découvrir en chair et en os, si l'on peut dire, pour le rouler dans ce débordement de sentiments issus de la conscience de son être, de son destin, de sa propre histoire communautaire. C'est l'objet final de la célébration.

Si donc la célébration est comme la manifestation physique et spirituelle de la communauté, il s'ensuit un certain nombre de conséquences.

La première est que les rites et les symboles, les attitu-

des et les mouvements, vont prendre une place prépondérante ici comme en toute manifestation. Car c'est par le moyen des réalités sensibles que se dévoilent ici-bas les réalités spirituelles. Il en est exactement de la communauté comme de l'individu. L'âme et le caractère d'un homme se trahissent dans son regard, les traits de son visage, les attitudes de son corps. De même pour la communauté! L'un et l'autre sont soumis aux lois de l'expression et de la communication sensibles, car l'homme est un esprit lié à un corps et la communauté, considérée matériellement, n'est autre qu'un agglomérat d'hommes rassemblés.

A ce plan de l'expression sensible, rien ne devient dès lors inutile : signes, symboles, emblèmes, paroles, sons, chants, poèmes, jeux, couleurs, rythmes, tout doit porter la marque d'un esprit et d'une volonté, l'esprit et la volonté de la communauté. Il n'y a donc pas de détails insignifiants dans une célébration. Tout doit tendre à manifester l'esprit propre du groupe, tout doit être orienté et coloré en fonction de la fin pour laquelle la communauté est réunie.

Si la célébration manifeste la communauté, il s'ensuit encore qu'à telle communauté donnée, parvenue à tel moment de son histoire, doit répondre telle forme spéciale de célébration. La célébration est en effet le fruit des forces vives de la communauté; en retour, la communauté reçoit l'empreinte de la célébration. Si c'est un moyen de raviver la conscience communautaire que d'organiser des fêtes, celles-ci sont d'autant plus riches que la communauté est plus vigoureuse et possède des moyens d'expression plus qualifiés. Ceci est tellement vrai que toute communauté peut se juger à ses célébrations : la famille à ses assemblées, le village à ses fêtes patronales, la nation à ses fêtes nationales, les Églises à leur liturgie. A cet égard, il y aurait beaucoup à dire : les personnes du beau monde, avec leur retenue et leurs conventions mondaines qui les empêchent d'être simples et spontanées, témoignent qu'elles font partie d'un milieu artificiel et suranné.

La nation qui ne vibre plus tout entière au jour anni-

versaïre des faits mémorables de son histoire confesse qu'elle a perdu le sens de ce qu'elle est : ou bien elle ne se reconnaît plus dans les dates qu'elle commémore, ou bien elle a changé son orientation. Quelques grands hommes peuvent bien essayer d'exprimer la conscience diffuse dans ses membres, cela n'y fait rien : le peuple, lui, est devenu passif, il ne communit plus dans son idéal.

Les Églises, elles aussi, doivent pouvoir se juger à leur liturgie, car qui dit liturgie dit célébration; l'étymologie du mot le veut : œuvre publique par excellence, les célébrations liturgiques mettent la communauté des croyants en possession de son bien commun : la vie de Dieu sous la forme de la grâce, le corps, le sang, la personne du Christ sous la forme du pain et du vin. On retrouve à ce point le sens profond de la belle expression : « célébrer la messe »¹.

Parce que toute fête entraîne une explosion de joie (et d'abord parce qu'elle réunit ceux qui sont habituellement dispersés : ah! qu'il fait bon être ensemble!), et que toute joie terrestre, et spécialement une joie populaire, ne peut pas être uniquement spirituelle, la fête sacrée se prolonge nécessairement dans la fête humaine ou, si l'on préfère, la fête humaine se greffe sur la fête sacrée. Ainsi en témoignent encore les coutumes de nos villages chrétiens où la fête du pays est indissolublement liée à la fête du patron local. Dans la plupart des provinces, les foires sont désignées par le nom des saints.

Une autre raison, d'ordre plus pragmatique, pousse aussi à ne pas dissocier l'une de l'autre, non sans doute pour les confondre, mais pour les faire s'équilibrer : à l'heure actuelle, on ne fera jamais accepter à des hommes et à des femmes, à des garçons et à des filles, qui pendant six jours de la semaine ont vécu ensemble dans leur milieu de travail, de se séparer le septième jour, au moment de la détente et du repos. Sans doute touche-t-on là à un problème fort délicat, celui des loisirs

1. Pour justifier et étoffer théologiquement toute la première partie de cet article, on peut se reporter à J. TRAVERS, *Valeur sociale de la liturgie*, Éditions du Cerf, 1947 (Coll. « Lex Orandi », n° 5).

mixtes. Mais on ne peut ignorer que le problème, en droit comme en fait, reste posé. Si on avait soin de souder au maximum la fête sacrée à la fête profane, plutôt que de les disjoindre comme on le fait trop souvent, peut-être garderait-on un espoir de solution. La fête sacrée est garante de la fête populaire : la part de risque que comporte, par exemple, pour les garçons et les filles, le fait de manger et de s'amuser ensemble est d'autant plus limitée que l'inspiration sacrée de la fête se dégage avec plus de force. A l'inverse, la fête sacrée, séparée de la fête profane, n'apparaît plus que comme un ludion spirituel, n'ayant plus d'assises humaines en quelque sorte. Elle risque à son tour de devenir immatérielle, comme une âme sans corps. C'est à condition de comprendre les exigences et les fins propres de l'une et de l'autre fête que la célébration prend son sens exact et reçoit toute sa plénitude.

Disons, pour terminer, que la mystique d'une célébration doit être portée par un homme : le meneur de jeu. Celui-ci doit être assisté des meilleurs esprits de la communauté. Son rôle est capital pour la bonne ordonnance comme pour l'efficacité de la fête.

Le meneur idéal serait l'homme qui, dans la communauté, a perçu l'esprit de ses frères avec le plus de finesse, décelé l'orientation de leur marche avec le plus de sûreté, détecté le sens de leur évolution avec le plus de justesse. Il doit être capable de les lâcher et de les reprendre à volonté, selon les nécessités du moment, pour les hausser peu à peu jusqu'à la prise de conscience de l'idéal qu'ils portent en eux, tous ensemble confusément.

Pour y parvenir, le meneur devrait posséder une assez vaste culture lui permettant d'assumer toutes les aspirations de la communauté, lui faisant compter aussi qu'au moment et à la minute requises il saura retransposer ces aspirations et les traduire avec vigueur. Pour cette œuvre de traduction il devrait encore avoir, autant que faire se peut, les antennes les plus fines et une langue plus vaste que celle de tous les langages humains. On est obligé d'insister sur ce point, car notre éducation a

été si rationnelle qu'on imagine mal un autre langage que celui de la parole. L'homme possède pourtant beaucoup d'autres moyens, peut-être moins précis, mais non moins éloquents. Il garde à sa disposition l'usage et la maîtrise des couleurs, des images, des sons, des rythmes, des formes, des mouvements. Comment se priver de ces registres quasi infinis ? Chacun d'eux a ses qualités propres : le paysage, la décoration, l'architecture avec ses proportions, ses volumes, la musique, la danse, les vêtements des femmes et des hommes, le déroulement des cortèges, le jeu dramatique, les films, les poèmes, les chansons. Ainsi les caractères typographiques et leur mise en page contribuent à donner un style à ce qu'on veut exprimer. Ce sont là des modes d'expression que Dieu a donnés à l'homme pour s'exprimer : il n'est que d'en bien user. On juge de leur importance et de leur force prégnante au seul fait qu'il a été possible de nazifier une société par la seule disposition de ces éléments sensibles ; demain, il restera toujours possible de la faire tourner au marxisme. Quelle responsabilité pour les meneurs de jeu !

Cette tâche peut paraître écrasante et au-dessus des capacités d'un seul homme. Il en est ainsi dans la plupart des cas. Aussi, le meneur doit-il se faire conseiller et aider dans les différentes techniques qu'il est amené à mettre en œuvre. On peut se le représenter comme un chef de communauté, une manière de Louis XIV par exemple, ayant à sa droite les philosophes et les sages, à sa gauche les artistes, et il tire parti des uns et des autres avec une grande liberté, car il sait qu'en définitive tous disent les mêmes choses, mais en divers langages. Les premiers touchent les intellectuels, mais les seconds vont droit au cœur et à l'intelligence des simples. Un principe essentiel sera de ne jamais surestimer ni l'attente de la communauté ni ses possibilités d'ouverture et d'assimilation. Sans quoi, la célébration paraîtrait artificielle et gonflée. Il trahirait alors ceux qui y participent et qui auraient vite fait de juger que ce qu'on leur présente n'est pas vrai.

Revenons maintenant à la fête. Tous les traits qui

caractérisent la célébration valent pour elle. A ceci près, toutefois, qu'elle pourra se renouveler selon un rythme beaucoup plus accéléré. En raison de la mobilisation totale de la communauté, la célébration doit rester exceptionnelle. Sa qualité et son efficacité dépendent du travail accompli sur un point ou sur un autre dans le laps de temps qui sépare deux manifestations. (La jeunesse nazie connaissait au cours d'une année de nombreuses fêtes. Elle ne connaissait qu'une seule célébration par an, celle de Nuremberg.)

II

Les techniques.

L'analyse du rôle confié au meneur de jeu nous a amenés à toucher un mot déjà des différentes techniques nécessaires à l'organisation de la fête. Revenons maintenant sur certaines d'entre elles. On ne peut donner ici que de brèves notations.

Les lieux et les dates.

Il est évident qu'une fête se fait dans un lieu. Toute communauté devrait avoir ses lieux, sinon son lieu propre. C'est là que pour elle souffle l'esprit. Pour les chrétiens par exemple, c'est Lourdes, c'est Le Puy, c'est Rome, c'est Jérusalem, leur cathédrale, leur église. Pour des Français, ce peut être Douaumont, Compiègne, Domremy. Pour les Lorrains ou les Alsaciens, Sion ou Sainte-Odile. On juge à quel point la vie moderne est désaxée au fait qu'elle nous oblige trop souvent à ne pas célébrer dans les vrais lieux et aux vraies dates. Étonnons-nous alors que nos communautés aient perdu le sens de leur enracinement et qu'elles aient enregistré une déperdition de vitalité! Chacune d'elles a ses prises dans la nature et jusque dans le cosmos.

Il revient donc aux organisateurs de choisir le lieu le plus favorable à la célébration. Dans les circonstances

présentes, ce n'est pas chose aisée : la plupart de nos villages n'ont plus de champs aménagés pour recevoir leur communauté! Quant aux grandes villes, oserons-nous dire que les stades et les champs de courses répondent à l'attente de l'âme du peuple? Comparons ces stades déshonorés par la publicité aux nobles arènes des Anciens!

Le décor.

Si les lieux qu'on nous propose communément ne permettent pas à la communauté de se rassembler dans la propreté, la beauté et l'honneur, il n'est que plus urgent de veiller à leur décoration. Lorsque vous avez choisi un lieu, il faut mettre dessus un décorateur ou un architecte de qualité. Comme ils ne sont pas évidemment les maîtres de la célébration, vous devez suivre vous-même leurs réalisations en confrontant leurs suggestions avec l'idée que vous concevez de la fête. De ce dialogue doit résulter la mise en place des différentes valeurs nécessaires à la célébration.

La lumière.

La lumière est l'un de ces éléments primordiaux : elle engendre la joie. Prévoyez de fortes ampoules, employez l'éclairage indirect et les projecteurs, utilisez tous les procédés que connaissent bien maintenant les techniciens pour donner au lieu son maximum de luminosité. Un éclairage bien compris met en relief les plus belles parties de l'édifice et non les gens qui s'y pressent, l'aire de jeu, l'estrade et non la salle. Il faut que l'éclairage donne à plein sur l'estrade et plus médiocrement sur l'assemblée².

2. On trouvera de nombreuses suggestions et d'utiles renseignements techniques dans *Cahiers de l'Art Sacré*, n° 5 : *L'éclairage des églises*.

Fleurs et feuillages.

Utilisez-les au pied d'un autel ou à la base d'un pilier, jetez-les par brassées. Il est quelquefois possible de les apporter en procession. Le cœur de l'homme se réjouit toujours à voir une telle profusion de couleurs si elles sont bien disposées et à s'imprégner d'un tel débordement d'odeurs.

Oriflammes.

Les bannières comme les tentures doivent être proportionnées elles aussi à la dimension des lieux. Quand une famille spirituelle célèbre, par exemple, dans une cathédrale, il faut qu'on lui permette de l'habiller. Tel revêtement vaut pour l'une et ne vaut plus pour l'autre. Disposez alors des tapisseries, des oriflammes de vingt ou de trente mètres de haut, pendant le long des piliers, présentant ses saints à la communauté. Ceux-ci seront ainsi plus présents sensiblement au milieu d'elle.

Son.

La parole et les chants doivent toujours être portés jusqu'au dernier membre de l'assemblée. La technique de l'amplification peut y aider. Évitions qu'elle déforme la parole par un grossissement démesuré. Une bonne installation de sonorisation doit veiller à multiplier les haut-parleurs. Chacun d'eux porte le son dans les coins : il n'est aucunement besoin alors de l'intensifier. Choisissez entre mille votre maison de sonorisation comme les voix que vous ferez parler au micro. Essayez les voix longtemps à l'avance et faites une répétition du dispositif sonore vingt-quatre heures avant l'exécution. Tout peut être perdu en ce domaine par le moindre défaut.

Naturellement, micro et haut-parleur ne feront jamais qu'un orateur d'académie devienne un orateur de foule. A cet égard il faut bien comprendre que dix mille ou

cent mille personnes attendent un homme capable de tailler des vérités à la mesure de leur rassemblement. Ce que l'orateur dit doit s'inscrire en quelque sorte dans l'architecture de la célébration dont il devient le héraut ou le prophète : bien des subtilités ne passeront pas ce jour-là.

Quant à l'assemblée, il faut chercher à la faire participer le plus possible. Qu'elle chante, se déplace, fasse des gestes, parle et acclame. Donnez-lui une mesure ample comme une large respiration, sans traîner toutefois. Veillez à faire accorder les voix sur un ton élevé. La foule doit poser peu d'affirmations, mais répéter tout au plus ce que dit le meneur de jeu, prêtre ou laïc. Ce qu'elle exprime doit aller dans le sens de la louange et de l'enthousiasme. Elle peut répéter inlassablement la même formule : on retrouve ainsi une forme de prière traditionnelle, celle de la litanie des saints.

ANDRÉ CRUIZIAT et JEAN TRAVERS.